

un Masséna I^{er}. en aurait fait autant en Portugal. Le lecteur se complaira probablement à faire le rapprochement de ce raisonnement et de l'assertion de M. de Pradt, qui prétend que l'Espagne aurait triomphé également sans le secours des Anglais.

Les *Guerillas* espagnoles ont été fort utiles aux progrès de l'armée anglo-portugaise, en multipliant les embarras et les privations autour des troupes françaises; mais leur nombre était bien peu considérable avant 1810. D'après l'opinion de témoins oculaires, ces bandes s'organisèrent plutôt par suite d'atrocités particulières commises par les Français, que d'après le résultat d'une détermination nationale. Leur importance s'est accrue de même à mesure que l'armée anglo-portugaise attira sur elle-même la meilleure partie des troupes françaises, qui par suite de ces opérations furent forcées de dégarnir plusieurs points de l'Espagne. Enfin les *Guerillas* espagnoles ne peuvent être considérées sous un autre point de vue que les bandes des *Aretini* et autres insurgens d'Italie, qui, si une armée eut rempli les mêmes fonctions envers les peuples de cette contrée, leur eussent rendu les mêmes services, que les *Guerillas* espagnoles envers les peuples de la Péninsule.

Revenant à notre sujet, il est hors de doute que Napoléon en 1809 a affaibli son armée en rappelant sa garde impériale et d'autres troupes, qu'il fit filer en Allemagne; que le maréchal Victor a apporté trop des délais dans ses opérations et qu'en général les autres généraux français ont eut tort de négliger de dissiper la Junte suprême retirée à Aranjuez et depuis à Seville, et d'occuper Cadix. Il est aussi vraisemblable qu'il n'a pas régné entre les généraux français et Joseph cet

esprit de coopération, que la présence seule de Napoléon rendait efficace. Toutes ces causes réunies et sur-tout la libération presque miraculeuse du Portugal, en 1809 ont fait revivre des espérances dans l'esprit des peuples.

On a déjà fait mention du découragement universel de la nation anglaise à l'arrivée des faibles restes de l'armée de sir John Moore. Tous ceux qui étaient contraires à la continuation de la guerre, ont élevé la voix avec force et ne voulaient voir dans l'avenir que des désastres. Ils croyaient l'Espagne perdue sans ressource et qualifiaient d'entreprise absurde et téméraire la continuation de la guerre dans ce pays avec une armée anglaise. Le fameux ex-ministre lord Grenville soutenait dans le parlement, qu'il valait mieux conserver l'armée anglaise à bord des bâtimens, menaçant successivement tous les ports sur les côtes, débarquant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, pour fatiguer les troupes françaises sans se compromettre avec elles. L'espoir de soutenir le Portugal paraissait chimérique à tout le monde, et le projet d'aider les Portugais à former une armée régulière était tourné en dérision. Cette doctrine était professée non seulement par les feuilles publiques et dans les débats parlementaires, mais un bon nombre d'officiers anglais l'appuyaient fortement. Telle était l'injure que l'on faisait à la masse de la nation portugaise, ou plutôt telle était l'impression qui était restée dans l'esprit des Anglais, d'après les relations des voyageurs infidèles et d'observateurs superficiels.

Les Portugais, qui à l'exemple des Espagnols s'étaient soulevés dès le mois de juin 1808 contre les Français, et qui par le canal de la Junte ou des gou-

vernemens populaires formés dans différentes provinces, avaient demandé au gouvernement anglais des officiers et des armes, les voyaient accordés aux Espagnols avec profusion, tandis qu'ils n'avaient reçu pendant long-temps que cinq mille fusils, qui leur furent livrés par sir Arthur Wellesley la première fois qu'il débarqua en Portugal sur la fin de juillet 1808.

Les Portugais n'en furent pas rebutés et ils demandèrent constamment à l'Angleterre des armes et sir Arthur Wellesley, pour les commander. Cet illustre guerrier avait fait un très-court séjour en Portugal, l'année précédente, et avait eu à peine le temps de gagner la bataille de Vimeiro, puisqu'avant que l'affaire fut terminée, il se trouva remplacé par un général plus ancien envoyé d'Angleterre pour commander l'armée, sir Henry Burrard, lequel eut la générosité ou plutôt le bon esprit de lui laisser le commandement de la journée. Ce dernier fut encore remplacé par un troisième général plus ancien sir John Dalrymple. La bataille de Vimeiro, quoiqu'à peine qualifiée par les Français du titre de reconnaissance générale, a cependant contraint le général Junot à proposer une capitulation, qui fut promptement acceptée et confirmée par la *fameuse convention de Cintra* du 30 août 1808, en vertu de laquelle l'armée du général Junot fut transportée en France sur des bâtimens anglais, avec la pleine liberté d'agir militairement.

Quoiqu'une pareille convention déplût extrêmement aux Portugais, la promptitude avec laquelle ils virent leur capitale délivrée, la certitude que tous les succès militaires étaient dûs à sir Arthur Wellesley et à la rapidité de ses marches, avaient laissé une impression

vive et profonde dans l'esprit des soldats portugais. L'on dirait qu'il y a une sympathie chez les braves, qui leur fait deviner le héros. Le spectacle d'une grande audace n'est jamais regardé avec indifférence par les cœurs naturellement courageux. Le fait est que les Portugais demandaient unanimement sir Arthur Wellesley pour les commander. Diverses causes se combinèrent heureusement alors pour seconder leurs vœux. La première a été très-certainement le retard des invasions des maréchaux Soult et Victor ; la seconde a été la résistance qu'on leur opposa, laquelle quoique faite, pour la plupart, par des troupes irrégulières, réunies d'une manière tumultueuse et dépourvues de tout, donna néanmoins lieu à un changement d'opinion à l'égard des soldats portugais. Quelques officiers étrangers au service d'Angleterre, et qui par hasard se trouvèrent dans des affaires avec ces troupes, firent des rapports avantageux au gouvernement anglais, sur les dispositions courageuses et les qualités militaires des Portugais. Les préjugés furent ainsi détruits et l'utilité de former une armée portugaise, complètement disciplinée par des officiers de choix, fut reconnue par plusieurs personnes. Le génie militaire de sir Arthur Wellesley le poussait naturellement à désirer des occasions de se signaler et son amour propre était flatté de la bienveillance, que lui témoignait un peuple étranger. La famille Wellesley croyait qu'elle pourrait toujours faire accroître l'influence qu'elle avait dans son pays, si elle joignait la réputation militaire de sir Arthur Wellesley à la réputation politique de son frère aîné, le marquis de Wellesley. Sir A. Wellesley avait cependant contre lui la circonstance de n'être qu'un des derniers généraux dans l'ordre du

tableau. A la cour de Londres, comme dans les autres cours de l'Europe, l'ancienneté est un grand titre et porte avec soi un préjugé favorable au mérite. Aussi ceux même, qui accueillaiènt l'idée d'envoyer encore une armée en Portugal, rejetaient peut-être aussi la proposition d'en confier le commandement à un général aussi jeune. Le ministère anglais adopta alors un terme moyen ; ce fut celui d'offrir au gouvernement de Lisbonne le général Beresford, pour organiser et discipliner l'armée portugaise ; ce militaire distingué, aux lumières, à l'esprit de justice et à la fermeté duquel l'armée portugaise est redevable de cette admirable discipline, qu'elle a depuis déployée pendant tout le cours de la guerre, n'arriva à Lisbonne que très-peu de jours avant l'entrée du maréchal Sout à Porto, le 29 mars.

Le commandement et l'organisation de l'armée furent confiés à ce général par le gouvernement portugais. Il trouva le royaume dans une très-grande agitation après la perte de la ville de Porto. Quelques officiers l'avaient suivi, mais il n'avait pas amené de troupes anglaises. Celles de cette nation, que sir. J. Craddock avait à Lisbonne, n'allaient pas, comme l'on a déjà dit, au-delà de trois ou quatre mille hommes.

Le danger était donc éminent et le temps n'était pas propre pour opérer les changemens nécessaires dans l'armée portugaise. Le général Beresford ne se laissa pas abattre par la difficulté des circonstances. Sur ces entrefaites les amis de sir A. Wellesley prévalurent en Angleterre, et il fut choisi pour commander une nouvelle expédition en Portugal. Mais la lutte des partis fait toujours perdre du temps, et sir Wel-

lesley n'est sorti d'Angleterre qu'à la fin d'avril ; il écrivait lui même qu'il craignait d'arriver trop tard.

Ce général amenait avec lui une partie des troupes qu'il devait commander. Le général Craddock, son ancien en grade, fut expressément nommé gouverneur de Gibraltar, afin de céder au premier le commandement des corps qu'il avait à Lisbonne, et qui devaient être renforcés par quelques milliers d'Anglais revenus de Cadix, où les Espagnols n'avaient pas voulu les recevoir, croyant n'en avoir pas alors besoin (1).

Le gouvernement portugais nomma sir Arthur Wellesley maréchal-général des troupes portugaises, afin qu'il pût avoir le commandement des deux nations. D'après ces dispositions, le maréchal Beresford dut servir sous ses ordres, quoiqu'il fut commandant en chef des troupes portugaises.

Sir Arthur Wellesley ayant reconnu, à son arrivée à Lisbonne, que les maréchaux Soult et Victor avaient perdu un temps précieux, comprit que la fortune ne l'avait pas trahi, et il n'eut garde d'imiter les maréchaux français. En conséquence il fit mettre en mouvement toutes les troupes vers le nord du royaume, ne s'arrêta de sa personne que fort peu de jours à Lisbonne, et il parut si positivement décidé à forcer le passage de Douro, que, parmi les anecdotes du temps, on rapporte, qu'étant à table avec ses officiers, avant

(1) Vers la fin de cette année 1809, et tout de suite après la dispersion de la Junte de Séville, les Français tentèrent de surprendre Cadix, mais le général duc d'Albuquerque se jeta à temps dans la ville avec un corps de cavalerie, et la sauva ainsi par miracle. Par la suite le gouvernement espagnol changea de résolution, et reçut garnison portugaise et anglaise, quand les Français entreprirent formellement le siège de la ville.

de quitter Lisbonne, il aurait proposé, à la manière anglaise, le toast suivant à *ceux qui entreraient dans la ville de Porto, ou dans l'endroit où elle aurait existée.*

On a déjà assez fait remarquer, pour un ouvrage du genre de celui-ci, combien le passage du Douro, effectué le 12 mai, a été brillant. Sir A. Wellesley poursuivit l'armée française jusqu'à la frontière septentrionale du Portugal, du côté de la Galice. Delà il revint sur ses pas vers la province de Beira, et après quelques semaines de repos donné aux troupes, il entra en Espagne au commencement de juillet, à la tête de trente mille Anglais, seulement, et ayant effectué sa jonction avec le général Cuesta, qui commandait quarante mille Espagnols. A Talavera de la Reyna, distante 18 lieues de Madrid, il accepta la bataille que lui livra le roi Joseph, d'après l'avis du maréchal Jourdan, le 28 juillet 1809. Les Français furent repoussés; mais l'affaire ne fut pas décisive, parce que les troupes du général Cuesta ne bougèrent point, de manière que les Espagnols ne prirent pas part au combat, à l'exception de ceux qui, sous les ordres du duc d'Albuquerque et du général de Bassecourt, avaient été incorporés à l'aile gauche des Anglais. Une nouvelle bataille aurait décidé, et peut-être malheureusement pour toujours, du sort de la Péninsule, si sir Arthur Wellesley n'avait pas été informé à temps que le maréchal Soult, après avoir reçu des renforts, s'avancait du côté du royaume de Léon, par l'Estramadure, pour lui couper la retraite du Portugal. En conséquence, sir Arthur Wellesley se retira vers Merida, laissant au général Cuesta ses soldats blessés à la bataille de Talavera. Ce dernier général opéra sa retraite à l'approche des

Français, et les blessés anglais tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Le maréchal Beresford était sorti du Portugal avec un petit corps de troupes portugaises, pour s'opposer à la marche du maréchal Soult, mais soit par le mauvais état de l'organisation de l'armée portugaise, soit par la faute du commissariat, il ne s'était pas mis à portée d'arrêter les progrès de ce maréchal, circonstance qui rendit la retraite de sir Arthur Wellesley de Talavera forcément nécessaire. Sir Robert Wilson (1), qui commandait la Légion Lusitanienne et quelques corps espagnols, et qui pouvait être considéré comme la garde avancée de sir Arthur Wellesley, s'étant aventuré jusqu'aux portes de Madrid, se trouva coupé de l'armée anglaise : ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'il réussit à ramener sa légion en Portugal.

Nous nous sommes un peu arrêtés sur cette époque, parce qu'elle est une des plus mémorables de la guerre d'Espagne, et parce que l'auteur de *l'histoire de la dernière guerre* n'en tient aucun compte. Ce qui caractérise cette époque d'une manière distinctive, c'est 1°. qu'alors la courte guerre d'Autriche était déjà terminée par la malheureuse paix de Vienne, ou pour mieux dire, par l'armistice de Znaym, qui la rendit nécessaire. Et qu'a donc gagné le continent aux batailles d'Esling et de Wagram? Qu'a-t-on gagné aux batailles des Prussiens et des Russes, à Jéna et à Friedland? Tout cela n'a servi qu'à resserrer le joug sous lequel Napoléon tenait le continent. 2°. Que le peu d'exactitude apportée par les maréchaux français dans

(1) Voyez note 3.

l'exécution de l'ordre d'envahir le Portugal, et la résistance, quoiqu'en partie tumultueuse, que les Portugais leur opposèrent, ont donné le temps nécessaire pour vaincre les obstacles qui retardaient l'arrivée glorieuse de sir Arthur Wellesley, et ont sauvé ce royaume de la seconde catastrophe qui le menaçait en 1809. 3°. Que la Junte suprême qui avait fui de Madrid à Aranjuez, et de cette dernière ville à Séville, a eu par-là le temps nécessaire pour former des armées de nouvelle levée (1), lesquelles, quoiqu'incapables de soutenir le choc des armées françaises, les fatiguaient et les inquiétaient, et probablement auraient acquis la discipline qui leur manquait, si toutes ces belles espérances ne s'étaient pas évanouies par la bataille d'Ocagna, dont les suites immédiates furent la retraite de sir Arthur Wellesley de Merida, la dispersion de la Junte suprême de Séville, et plus tard le siège formel de Cadix. 4°. Que le Portugal, quoiqu'il fût resté depuis le mois d'octobre 1808, c'est-à-dire, depuis la *convention de Cintra*, le point unique du continent, exempt du joug français, a été néanmoins continuellement envahi, ou menacé de l'être jusqu'en 1812.

M. de Pradt dit que la guerre d'Autriche a sauvé l'Espagne. On a prouvé qu'il n'était plus question de l'Espagne au commencement de 1809, après la retraite de sir John Moore, et encore moins à la fin de la même année. Après la bataille d'Ocagna, l'Espagne était décidément perdue pour les Espagnols. On pourrait dire, avec plus de fondement, que la guerre d'Autriche a indirectement sauvé le Portugal, parce qu'elle

(1) Voyez note 4.

a donné lieu à l'erreur de Napoléon, de croire que sa présence était plus nécessaire en Autriche qu'en Portugal; cependant la guerre d'Autriche aurait été terminée tout de même, sans aucune conséquence utile pour la Péninsule, si les maréchaux français avaient fait leur devoir dans les premiers mois de 1809. Sir Arthur Wellesley ne serait pas arrivé à temps au mois de mai.

La vérité de cette assertion devient palpable, d'après la résolution prise par Napoléon en 1810, d'envahir le Portugal avec l'armée confiée au maréchal Masséna, laquelle était regardée par tout le monde comme invincible, et pour le nombre et pour la qualité des troupes. Si Napoléon a pu détacher 115 mille hommes des armées qu'il avait en Espagne, pour faire la conquête du Portugal; si pendant les dix mois de cette invasion, il ne s'est passé aucun événement militaire de quelque importance dans la Péninsule; si les Espagnols n'ont pu faire aucun mouvement pour profiter de la diversion du maréchal Masséna et de celle du maréchal Soult, qui avait reçu l'ordre de prendre Badajos et occuper la rive méridionale du Tage, en Portugal; il devient évident que Napoléon était à-peu-près le maître de l'Espagne dans les années 1809, 1810 et 1811, comme il l'était du reste du continent. Il résulte qu'au lieu de considérer sous un point de vue secondaire les événemens militaires du Portugal, et de donner toute l'importance aux mouvemens de l'Allemagne, l'auteur devait considérer la cause du Portugal, à cette époque, comme la cause de tout le continent.

Napoléon a bien montré qu'il avait compris très-parfaitement et assez à temps, quelle était la dif-

ficulté, qui pouvait l'empêcher de vaincre l'insurrection de l'Espagne, c'est-à-dire, les secours, que celle-ci pouvait recevoir de l'Angleterre. Avant donc de poursuivre cette entreprise, il chercha en 1808 à obtenir dans les conférences d'Erfurt, non seulement l'assentiment de l'empereur Alexandre à tous ses projets sur l'Espagne, mais encore l'appui de ce souverain pour offrir conjointement la paix à l'Angleterre, à condition que celle-ci eût à abandonner la cause de ceux que, par une expression impie, il appelait *insurgés espagnols*.

L'Angleterre rejetta, il est vrai, la paix offerte à de telles conditions, et s'est même alliée publiquement dès le mois de juin 1808, avec les députés espagnols arrivés des Asturies à Londres, lesquels furent bientôt suivis par les députés de la Galice et de l'Andalousie : mais aussi Napoléon, ne pouvant plus reculer, prit le parti d'entrer en Espagne. Dès son arrivée, voyant d'une part combien il lui était facile de détruire toutes les armées espagnoles, que la Junte suprême se vantait d'avoir mises sur pied, au nombre de 400 ou 500 mille hommes, et d'autre part que les troupes anglaises abandonnaient en toute hâte la Péninsule, il jugea la guerre entièrement terminée. Il considéra la conquête du Portugal comme très-facile, dans ce temps-là; et il ne pensa pas que l'Angleterre pourrait faire dans ce royaume ce qu'il avait cru qu'elle aurait fait en Espagne, c'est-à-dire créer une armée nombreuse et formidable. Cette erreur de Napoléon doit surprendre d'autant moins que les Anglais en ont commis une pareille pendant deux ans, c'est-à-dire de ne faire aucun cas de la coopération du Portugal et de diriger toute leur attention en faveur des Espagnols.

La situation de l'Espagne par rapport à sa contiguïté avec la France, sa plus grande extension, sa population plus que triple de celle du Portugal, devaient naturellement produire ce raisonnement superficiel. Aucune des guerres modernes faites dans la Péninsule ne pouvait présenter des données propres à faire connaître l'importance du Portugal, sous le rapport de la liberté de l'Espagne; il fallait pour cela recourir aux guerres, qui dans des temps anciens furent entreprises par Viriate et Sertorius (1). Ceux-ci ont commencé par s'assurer de la possession du Portugal, avant d'entreprendre la libération de l'Espagne, et ils l'avaient presque obtenue sur les Romains, au moment où ils furent traîtreusement assassinés.

Ainsi le cinquième et le plus remarquable caractère de cette époque (1809) sera le changement d'opinion chez les Anglais, qui dès lors ont prêté l'oreille aux propositions des Portugais et leur ont donné des moyens abondans pour former une armée.

On avait omis jusqu'à-présent de parler de ce dernier caractère, parce que ces considérations deviennent plus évidentes, quand on réfléchit sur les événemens de 1810 et 1811. Il est vraisemblable que la prétendue bataille de Borrosa près Cadix le 15 mars 1811 a contribué autant que celle de Talavera à convaincre les Anglais de l'impossibilité de former une armée anglo-espagnole. Depuis cette époque les Anglais n'ont plus pensé à entrer seuls en Espagne; et après la retraite de Masséna en mai 1811, il n'y a eu que l'armée anglo-portugaise, qui ait pu s'y montrer. Quelques corps espagnols peu nombreux et insignifiants se sont réunis

(1) Voyez note 5.

de temps en temps à cette armée , mais pour la plupart les Espagnols ont agi uniquement en *Guerrillas* : on peut ajouter qu'ils ont pris très-peu de part aux affaires sérieuses et brillantes , qui ont eu lieu depuis 1809.

Aucune, par exemple, à la bataille de Bussaco du 27 septembre 1810 et pendant tout le temps de l'invasion de Masséna.

Aucune aux assauts de Ciudad-Rodrigo et de Badajoz en 1812.

Une *très-petite et faible* à la bataille d'Albuerra le 16 mai 1811.

Aucune, pour ainsi dire, à la bataille de Salamanque le 21 juillet 1812.

Une *très-petite* à celle de Vittoria le 21 juillet 1813.

Aucune à l'assaut de St.-Sebastien.

Une *très-petite* aux différentes batailles sous Pampelune et dans les Pyrénées.

Une *très-petite* aux différentes affaires près Bayonne.

Une *très-petite* à la bataille d'Orthez le 13 Février 1814.

Une *faible* à la bataille de Toulouse le 10 avril 1814.

Il est donc démontré que l'auteur de l'Histoire en question a représenté la guerre sous un faux jour :

1°. Quand il commence son Histoire de la dernière guerre de l'époque du mariage de l'impératrice Marie-Louise , célébré le 10 avril 1810.

2°. Quand il omet de parler des triomphes de lord Wellington en Portugal et des efforts des Portugais, qui ont été le premier pas décisif pour la liberté du continent.

3°. Quand il fait constamment agir une armée anglo-espagnole, qui n'exista jamais, et omet l'armée anglo-portugaise, qui est celle qui cueillit tous les lauriers de la guerre de la Péninsule.

4°. Quand il fait paraître le gouvernement espagnol, comme acteur principal pendant toute la guerre, lorsqu'il cessa d'agir presque entièrement après la dispersion de la Junte de Séville en 1809, et qu'il n'avait pas pu se soutenir à Cadix sans la garnison anglaise et portugaise.

5°. Quand il affirme que la guerre d'Autriche a été une diversion suscitée par les Anglais en faveur de l'Espagne, sans se rappeler que dans l'année même 1809, l'Angleterre envoya la fameuse expédition à l'île de Walcheren, pour faire une diversion en faveur de l'Autriche elle-même.

6°. Quand il soutient, sans le prouver, que Napoléon ait voulu se tirer avec honneur de la guerre d'Espagne, affirmant, avec la même insuffisance de preuves, qu'il ait voulu faire fuir le roi Ferdinand de Valençay, et qu'à cette fin on ait suscité le baron Kolli, gratuitement qualifié d'imposteur.
